THÉATRE CONTEMPORAIN ILLUSTRÉ

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS.
RUE VIVIENNE, 2 BIS.

18



LE LAIT D'ANESSE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

PAR

MM. J. GABRIEL ET DUPEUTY

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU PALAIS-ROYAL, LE 26 AVRIL 1846.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

OVIDE. . . . . MM. LEVASSOR.
BOUVREUIL. . . . . L'HÉRITIER.
CAMION. . . . . KALEKAIRE.
BAPTISTINE. . . . . Mmes DUVERGER.
MADAME BELAMI. . . . . LEMENIL.

La scène est à Montrouge, près Paris, en 1846.

Une cour d'une riche vacherie de la banlieue. Un fond de campagne, une palissade devant le fond servant de clôture. Une porte charretière au milieu. A droite, une grille conduisant dans le clos. A gauche, au premier plan, l'entrée de la maison. Table et chaises. Au-dessus de la porte du fond un écriteau; on y lit : *Bouvreuil, nourrisseur; lait d'ânesse soir et matin; on prend des pensionnaires.*

SCÈNE I.

CAMION, BOUVREUIL.

CAMION, *entrant par le fond.*

Comment, personne? (*Appelant.*) Madame Baptistine!.., père Bouvreuil!...

BOUVREUIL, *entrant par la gauche.*

Voilà! voilà!

CAMION, *à part.*

C'est le mari, j'aurais préféré sa jeune femme.

BOUVREUIL.

Ah! c'est vous, docteur... excusez... c'est que j'étais en train de donner la provende à mes bêtes.

CAMION.

Je vous admire... quelle activité! levé à quatre heures, couché à huit heures, et toute la journée sur pied... vous, le plus riche nourrisseur de Montrouge...

BOUVREUIL.

L'œil du maître, docteur, la main du maître partout... c'est comme ça que je suis arrivé à avoir les plus belles étables de la banlieue.

CAMION.

Sans compter que vous avez eu une idée lumineuse de faire bâtir un pavillon dans le clos et de prendre des pensionnaires.

BOUVREUIL, *riant.*

Eh! eh! ça vous fait des pratiques, docteur.

CAMION.

Et à vous, de beaux et bons écus... Malheureusement, ça baisse dans ce moment-ci.

BOUVREUIL.

Je crois ben, vous les guérissez tout de suite... ça ne se fait pas quand on est médecin.

CAMION.

Il ne nous reste plus en tout et pour tout qu'un malade, un seul.

BOUVREUIL.

Et j'ai bien peur que nous ne l'ayons pas longtemps, le pauvre garçon... il a une mine...

CAMION.

Le fait est que le facies est déplorable... avec cela, capricieux, fantasque, rebelle... je crois pourtant que je triompherai de sa répugnance à suivre mes prescriptions... vous verrez... Mais où donc est votre petite femme ?

BOUVREUIL.

La bourgeoise? On vient de sonner à la porte du clos, elle sera allée ouvrir.

CAMION.

Oui, je l'aperçois dans les jardins avec Mme Belami, votre voisine.

BOUVREUIL.

C'est drôle comme la veuve a pris Baptistine en amitié. Après ça, c' n'est pas d'aujourd'hui qu'elles se connaissent. Du temps que Mme Belami était limonadière, c'est nous qui lui fournissions son lait pour faire sa crème.

CAMION.

Oui, elle m'en a parlé.

BOUVREUIL.

Malin ! m'est avis que vous lui parlez d'autre chose, vous.

CAMION.

Chut! elle approche, pas d'indiscrétion!

BOUVREUIL.

Et tous ces imbéciles qui me cornaient aux oreilles que vous en vouliez à mon épouse.

CAMION.

Les mauvaises langues, s'ils savaient...

BOUVREUIL.

Quoi donc?

CAMION, *l'amenant sur le devant de la scène.*

Il ne faut pas le dire encore, mais le premier ban est publié.

BOUVREUIL.

Vrai ? Ah ! libertin... (*Il lui donne des bourrades.*)

CAMION, *riant.*

Merci, merci de ces marques d'intérêt. (*Ils continuent à causer tout bas.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, BAPTISTINE, MADAME BELAMI*.

MADAME BELAMI *à Baptistine, avec laquelle elle est entrée par la droite.*

Oui, ma chère, je me remarie; je suis déjà inscrite sous le petit grillage de la mairie. Je ne vous en aurais parlé qu'au dernier moment, mais M. Camion m'a défendu de le dire, et alors...

BAPTISTINE.

Tout naturellement...

MADAME BELAMI.

Quand nous aurons un petit moment, nous reparlerons de notre projet; mais (*Montrant les deux hommes*) bouche cousue ! Voilà quatre oreilles monstres de notre connaissance... (*Faisant une révérence comique.*) Docteur Camion, je suis bien la vôtre.

CAMION, *l'apercevant.*

Belle dame... (*Il lui baise la main.*) Permettez...

BOUVREUIL, *saluant d'une façon grotesque et baisant la main de Baptistine.*

Permettez, madame ma femme...

(*On entend au dehors Ovide, qui tousse à plusieurs reprises.*)

BAPTISTINE, *vivement.*

Voilà notre pensionnaire.

CAMION.

Je l'avais reconnu à son organe.

BOUVREUIL.

Baptistine va donc lui donner le bras.

BAPTISTINE.

J'y pensais... (*Elle sort un instant à gauche.*)

BOUVREUIL.

Je suis sûr qu'il se promène pour trouver un petit rayon de soleil; mais il traîne la jambe que ça fait de la peine.

MADAME BELAMI.

Bien du plaisir avec ce jeune désossé; je n'aime que les hommes bien portants, moi ! je ne peux pas souffrir les malades... je vas manger des œufs frais.

(*Elle entre à gauche. Au même instant, Baptistine rentre par la droite en donnant le bras à Ovide qui s'appuie sur une canne-béquille.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, *excepté* MADAME BELAMI, OVIDE**.

BAPTISTINE, *à Ovide.*

AIR : *l'Amour.*

Donnez-moi votre bras,
Marchez un peu moins vite;
Quand j'vous fais la conduite,
Vraiment, vous n'toussez pas.

OVIDE.

Si j'étais votre époux,
J'vous dirais : Ça me flatte
D'vous voir soigner, p'tit' chatte. . (*Il tousse.*)
Ma toux,
Ma toux !

(*Il tousse très-fort, et prend des pastilles dans une boîte qu'il tire de sa poche.*)

CAMION.

Qu'est-ce que vous lancez là dans votre larynx?

OVIDE.

C'est de cette pâte pectorale de votre invention que vous me vendez quatre francs la boîte... ça fait la dixième.

CAMION, *prenant une pilule, qu'il met dans sa bouche*

Elle est excellente. (*Bouvreuil fait comme Camion. Ils en mangent tous trois.*)

BAPTISTINE.

Asseyez-vous là, ça vous fatigue de vous tenir debout.

OVIDE, *lui prenant la main.*

Merci, merci, ange de cet étable !

CAMION.

Eh bien! mon cher malade, comment allons-nous ce matin ?

OVIDE, *assis à droite*

Je suis bien faible, bien faible...

CAMION, *lui tâtant le pouls.*

Voyons, voyons... (*Faisant un geste de la tête.*) Hum ! hum ! c'est bien modeste, ça va bien doucement.

BAPTISTINE, *à part.*

Pauvre jeune homme, ça ne l'empêche pas de sourire en me regardant, et moi, ça me fait de la peine.

OVIDE.

Il me semble que si je mangeais un peu, ça me ferait du bien.

CAMION.

Manger ! il ne manquerait plus que ça... vous voulez donc vous ôter vos forces !... du lait d'ânesse, rien que du lait d'ânesse.

OVIDE.

En passant devant la cuisine, j'ai senti une odeur de potage aux légumes...

BOUVREUIL.

C'est pour mon neveu que j'attends.

OVIDE.

Ah ! oui, madame Baptistine m'en a dit un mot... Un neveu hollandais...

BOUVREUIL.

Non, un picard... (*A Camion.*) C'est ma sœur Claudine qui m'expédie un de ses nombreux enfants pour lui donner à boire, à manger et l'habiller à neuf.

CAMION.

Elle est sans gêne, la Claudine.

BOUVREUIL.

Pas mal comme ça... (*Prenant Camion à part.*) Mais je ne suis pas fâché tout de même d'avoir son neveu ici... ma femme est gentille... Je vois souvent des flâneurs autour d'elle, ça me fera un surveillant.

CAMION, *à lui-même.*

Diable ! ça sera gênant.

BOUVREUIL.

Ce qui m'étonne pour le neveu, c'est qu'il a dû débarquer hier au Plat d'Étain, et que nous ne l'avons pas encore vu.

CAMION, *à part.*

S'il pouvait s'être cassé le cou en route !

BAPTISTINE, *à Ovide*

Pour vous remettre un peu, je vas vous aller chercher une tasse de lait tout chaud.

OVIDE.

Que vous êtes bonne... et votre mari aussi est bien... bon... et le docteur aussi... Ah !... (*Il essuie une larme.*)

CAMION.

Allons, voyons, ne vous attendrissez; c'est l'ordonnance du médecin. Je reviendrai vous voir dans la journée, avant de monter à cheval, pour un petit voyage dans les environs.

BOUVREUIL.

Moi, je vas au grand clos... Si le neveu arrive, il me trouvera là.

CAMION.

Du courage, mon bon ami.

OVIDE.

Ah ! je suis bien ému ! (*Il porte de nouveau son mouchoir à ses yeux.*)

ENSEMBLE.

AIR : *de la Polka d'Auvergne.*

Il faut prendre patience,
Écouter la Faculté,
Vous allez bientôt, je pense,
Revenir à la santé.

BAPTISTINE, *à Ovide.*

Dans l'avenir si j'suis libre,
Vous irez mieux, v'là le beau temps!
(*Elle sort à gauche.*)

CAMION, *à Bouvreuil.*

J'ai bien peur, je dois vous l'dire,
Qu'il ne pass' pas le printemps.

ENSEMBLE.

Il faut prendre patience,
Écouter la Faculté.
Vous allez / Et je vais — bientôt, je pense,
Revenir à la santé.

(*Bouvreuil sort à droite et Camion par le fond, Ovide les suit de l'œil.*)

SCÈNE IV.

OVIDE, *se levant vivement en dansant et en chantant.*

Tra la la!... tra la la!... Enfoncée la Faculté! enfoncé le gros ânier! — Allez donc la béquille! (*Otant sa fausse barbe.*) Enfoncée la barbiche!... (*Il jette sa canne au loin et sa fausse barbe, écarte les revers de sa veste de chambre, passe les pouces dans les entournures de son gilet et se pose.*) Je crois que pour un malade, je me porte assez bien. Et les amis de la rue Saint-Jacques, qu'est-ce qu'ils doivent penser de mon éclipse totale... je suis sûr qu'ils m'auront fait insérer dans les journaux, à 50 centimes la ligne, article des objets égarés... Il est de mon honneur de leur épargner ces folles dépenses... je vais leur donner de mes nouvelles... (*Se plaçant à la table de gauche.*) « A monsieur, monsieur Dodore Galifet, étudiant de neuvième année. » (*Il écrit et dicte en même temps.*) « Vénérable polkeur, depuis que j'ai quitté le noble faubourg et les amis de la joie, je suis en nourrice comme « un enfant de quinze jours, chez la plus jolie laitière de Montrouge, dont je suis amoureux fou!... ma moralité me défend de « vous dire ici le mot de ce logogriphe, ni le moyen que j'ai employé pour séduire ma belle... Ce sera ma dernière conquête, « mon dernier saut de tremplin, avant mon mariage avec ma « cousine... ce sera la dernière métamorphose d'Ovide... » sur l'air du tra la la... (*Se levant.*) L'arrivée de ce neveu, de ce Picard de malheur m'avait d'abord abasourdi. (*Au public.*) Mais qu'est-ce que vous diriez si j'avais filé deux heures à Paris, si j'avais saisi l'exotique au moment où il mettait les pieds dans le plat... d'Etain, si je lui avais dit : « Ton oncle n'est plus, infortuné Picard, mais il m'a chargé par testament de te faire quitter cette défroque, de t'habiller à neuf, de te remettre en diligence et de te renvoyer à tes parents avec vingt et un francs dans ton gousset... » Ça serait donc bête, ça serait donc timide, ça serait donc jobard?... Eh! bien, ce crime, je l'ai commis, et maintenant je puis être paysan, je puis être Picard, têtu, bavard, et me surveiller moi-même... Vous me répondrez à ça : Prends garde de te faire pincer... C'est possible; mais je n'avais pas le choix des moyens... Il n'y a qu'une chose qui m'humilie, c'est de manquer l'ouverture de Mabille et du Château-Rouge, moi qui étais toujours là, le premier au poste, réunissant les amis des deux sexes, à ce petit cri de bonne société. (*Imitant les cris du bal.*) Oh! eh! les Pomaré, les Mogador, les Rose-Pompon, oh! eh! les bergères!

AIR : *Des deux mules du Basque* (Paul Henrion.)

Quand on est leste et Parisien,
Maître de grâce et de maintien,
On doit avoir, joyeux flambart,
Du plaisir la première part.
Gais enfants
De vingt ans,
Vous qui suivez ma loi,
Là-bas dansez pour moi!
Eh! houp! eh! houp! grisettes si chères,
Eh! houp! eh! houp! sautez mes amours!
Eh! houp! eh! houp! polkeuses légères,
Eh! houp! eh! houp! galopez toujours.

Dans ces jolis p'tits endroits-là,
Tout s'élance à mon tra la la,
Tout s'arrête ou tout bouge.
Chez Mabille, où je suis fêté,
J'ai vu, devant moi, l'autre été,
Pâlir le Château-Rouge!
Quand on est leste et Parisien, etc.

Je professe au pays latin,
Classe le soir, jusqu'au matin,
Tarif pour chaque élève :
Un bol de punch pour un garçon,
Et, sauf un péché bien mignon,
(*Il indique un baiser.*)
Rien pour les filles d'Ève.
Quand on est leste et Parisien, etc.

(*Se frottant l'estomac.*) J'ai une faim, mais une faim! scélérat de docteur, va, je t'en veux à toi!... (*Prêtant l'oreille.*) On vient!... Eh! vite! vite! reprenons mon rôle d'incurable!... Ma béquille, ma barbiche... (*Il serre vivement la lettre dans sa poche, tout en ramassant sa béquille et sa fausse barbe, rajuste sa veste de chambre et se rassied à droite.*)

SCÈNE V.

OVIDE, *assis*, BAPTISTINE, *entrant par la gauche, portant une tasse de lait* *.

BAPTISTINE.

Il faut prendre ça tout chaud; c'est du lait de Jeannette... vous savez, Jeannette, qui vous reconnaît toujours, quand elle vous voit.

OVIDE.

Ah! oui... et qui fait : hi! han!... pauvre Jeannette!... c'est bien l'ânesse la plus spirituelle... (*Il se lève.*)

BAPTISTINE.

Allons, allons, buvez tout d'un coup.

OVIDE, *à part.*

Dire que je sois obligé de me borner à ce liquide!... Oh! amour! (*Il boit.*)

BAPTISTINE.

N'est-ce pas que c'est doux à prendre?

OVIDE.

Oui, c'est une justice à rendre au lait d'ânesse, il est doux à prendre... (*A part.*) Mais, il est dur à avaler!

BAPTISTINE.

C'est bien, je suis contente de vous... Aussi, vous guérirez avant peu.

OVIDE, *tremblant des jambes.*

Oh! mon Dieu! voilà que je sens une faiblesse!

BAPTISTINE.

Appuyez-vous sur moi, monsieur.

OVIDE, *avec un accent malade.*

Merci! merci! (*Il pose son bras sur l'épaule de Baptistine.*) Ah! c'est singulier!... (*L'embrassant.*) Ah!... ah!... ah!

BAPTISTINE, *pendant qu'il l'embrasse.*

Appuyez, ferme... allez, je suis forte!

OVIDE, *à part.*

Elle est d'une innocence, pour une femme mariée...

BAPTISTINE.

Dire que ça vous prend comme ça tous les jours... et plutôt deux fois qu'une!...

OVIDE, *l'embrassant.*

Ah!... ah!... voilà que ça me reprend!... ah!

BAPTISTINE.

Heureusement que c'est toujours quand je suis là... aussi, monsieur, c'est quelquefois de votre faute... Mais, quand le neveu de Bouvreuil sera ici, vous serez bien mieux soigné... il vous servira de domestique, il vous fera faire de bonnes petites promenades... Ça commence à m'inquiéter, qu'il n'arrive pas ce garçon... s'il lui était survenu quelque malheur en route... j'ai envie d'écrire au pays.

OVIDE.

Ah! bah! pourquoi? (*A part.*) Tout serait flambé!... il faut qu'il arrive. (*Il fait un mouvement.*)

BAPTISTINE.

Vous me quittez, monsieur Ovide?

OVIDE.

Oui, j'ai besoin d'un peu de repos.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MADAME BELAMI. *Elle entre par la gauche en fredonnant* *.

MADAME BELAMI.

Messieurs les étudiants
S'en vont à la Chaumière...

(*Apercevant Ovide.*) Ah! excusez, si j'avais su qu'il y eût ici une personne de la même belle moitié du genre humain...

OVIDE, *souriant.*

Oui, ces romances-là ne se chantent qu'entre dames.

MADAME BELAMI, *à part.*

Plus je regarde ce grand escot, et plus je trouve qu'il ressemble à celui qui dansait, à la Chaumière, la Tulipe orageuse.

OVIDE, *à part.*

Oh! que j'ai eu bon nez de me mettre une barbiche sous le mien : sans ça j'étais pincé... * (*A Baptistine.*) Adieu, ma bonne sœur de charité.

BAPTISTINE.

A revoir, monsieur Ovide **.

OVIDE, *saluant madame Belami.*

Madame...

MADAME BELAMI, *même jeu.*

Monsieur... (*Il sort à droite, troisième plan.*)

SCÈNE VII.

MADAME BELAMI, BAPTISTINE.

MADAME BELAMI, *revenant vivement.*

Ah çà, nous voilà seules, parlons un peu de notre petite partie de plaisir.

BAPTISTINE.

Vous voulez donc absolument faire de moi une dame! me mener au bal du Château-Rouge?... si mon mari venait à savoir ça...

MADAME BELAMI.

Les maris ne savent rien que quand on y met de la bonne volonté... D'ailleurs, enfant que vous êtes, M. Bouvreuil a-t-il su que vous étiez allée avec moi à l'Ambigu et au Palais Royal?... non, le digne homme se couche avec les poules, c'est à la sienne à profiter de sa jeunesse pour se divertir un peu... où trouvez-vous du mal à ça?

BAPTISTINE.

C'est pas l'envie qui me manque, allez.

MADAME BELAMI.

Eh! bien, alors, en avant deux... si vous avez un époux à craindre, n'ai-je pas un futur à ménager... aussi, je le ménage... soyez tranquille, nous irons, nous en reviendrons, et ils ne sauront rien!

BAPTISTINE.

S'il allait se réveiller pendant mon absence...

MADAME BELAMI.

Voilà trois ans que vous êtes mariée, ma chère... après trois ans de mariage, les maris ne se réveillent plus!

BAPTISTINE.

C'est donc bien beau, tous ces bals-là?

MADAME BELAMI.

Superbe! et aussi bien composé que celui de l'Opéra, où je voulais vous conduire... on peut y aller à présent sans rougir... ils sont d'une retenue, d'une décence!...

BAPTISTINE.

On dit pourtant qu'il y a des danseurs qui font des choses...

MADAME BELAMI.

Il ne faut pas croire tous les bavardages.

AIR : *Oui, c'est bien moi (Victorine).*

Sur l'Opéra,
Je sais cela,
On exerce la médisance,
En parlant
De ce bal brillant,
On médit surtout de sa danse...
C'est un cancan b...
Tout s'y passe très décemment.

BAPTISTINE.

Mais, nous n'avons pas de conducteur.

MADAME BELAMI.

Le fait est que jusqu'ici, nous n'avons que celui de l'omnibus; et il se fait quelquefois bien attendre.

BAPTISTINE.

Vous voyez bien!...

MADAME BELAMI.

Il n'y a que cela qui vous arrête?... (*Se frappant le front.*) Attendez... oui, c'est cela, vous aurez un cavalier.

BAPTISTINE.

Qui donc?

MADAME BELAMI.

Moi... oui, moi... Je me suis fait faire dans les temps un costume de dandy, qui me va à merveille, je vais me travestir en jeune élégant, et si un homme ose vous insulter, c'est à moi qu'il aura affaire... ça y est-il?

BAPTISTINE.

Non, non!... abuser de la confiance de mon mari, lui, si violent, si emporté avec tout le monde, et si bon avec moi; ça ne serait pas bien!

MADAME BELAMI.

Baptistine, vous n'êtes pas raisonnable.

BAPTISTINE.

Et puis, laisser la maison seule, à l'abandon, quand nous avons un pensionnaire si souffrant, si malade...

MADAME BELAMI.

Lui, malade!... je ne sais pas si c'est une idée, mais depuis quelques secondes, je crois que votre M. Ovide se porte aussi bien que vous et moi.

BAPTISTINE.

Ah! qu'est-ce que vous dites là?... le pauvre garçon... si vous étiez là, comme moi, quand il a ses étouffements deux ou trois fois par jour, et qu'il fait : Ah! ah! ah!

MADAME BELAMI.

Vous appelez ça des étouffements, quand il fait : Ah! ah! ah!... c'est qu'il soupire.

BAPTISTINE.

Et ses yeux... il y a des moments où il les tourne comme ça; on dirait qu'il va passer.

MADAME BELAMI.

Il fait ses yeux blancs, je connais ces yeux-là... quand j'étais limonadière!... c'est de la passion, pas autre chose.

BAPTISTINE.

De la passion, pour qui?

MADAME BELAMI.

Ah! connais pas. (*Comme frappée d'une idée.*) Tiens! peut-être pour moi... au fait, il m'a lancé un regard, en me disant : (*L'imitant.*) Madame...

BAPTISTINE, *à part.*

Plus souvent, par exemple!

MADAME BELAMI.

Mais il ne s'agit pas de cela. Le digne Bouvreuil se couche à huit heures, à huit heures un quart il clut sa paupière d'homme (style romantique); à neuf heures précises il ronfle comme un sabot (style classique); je viens vous chercher, et nous partons, c'est convenu.

BAPTISTINE.

Mais ce n'est pas convenu du tout! je ne suis pas décidée.

MADAME BELAMI, *sans l'écouter.*

Il y aura une citadine à la porte, c'est moi qui régale.

BAPTISTINE.

Mais je vous dis encore une fois que je n'oserai jamais.

MADAME BELAMI.

Connu... connu!

AIR : *des Farfadets* (Pilati.)

Adieu donc, au revoir!
Confiance
En mon expérience.
Adieu donc, au revoir!
L'premier pas, vous le ferez ce soir.

BAPTISTINE.

Le premier pas?...

MADAME BELAMI.

Oui, c'est le seul qui coûte;
Il ne s'agit que d'prendre son essor,
Et vous serez à peine sur la route
Que vous direz : encore, encore, encor

ENSEMBLE.

Adieu donc, au revoir, etc.

BAPTISTINE.

Non, perdez cet espoir;
La prudence
Ici me dit d'avance
Qu'à ce bal, le devoir
Me défend de vous suivre, ce soir.

(*Madame Belami sort à gauche, troisième plan.*)

SCÈNE VIII.

BAPTISTINE, *un moment seule, puis* OVIDE, BOUVREUIL.

BAPTISTINE.

Oh! non, je n'irai pas!... et pourtant c'est bien tentant!... pour une seule petite fois!... (*Pensive.*) Si je consultais M. Ovide, il pourrait me donner un bon conseil, un jeune homme si tranquille, si doux, malgré ses souffrances... car, elle a beau dire, ce n'est pas par amourette qu'il est venu ici. (*Elle sort à gauche un instant. Bouvreuil entre par le fond avec Ovide; celui-ci est en paysan picard, cheveux rouges et longs, veste et pantalon de gros drap déteint, gros souliers.*)

BOUVREUIL.

Allons, garçon, repose-toi un brin, tu dois être fatigué.

OVIDE.

Dame! mon oncle, les jambes commencent à regimber... Imaginez-vous qu'il y a des gamins qui se sont gaussés de moi et qui m'avont perdu dans Paris... j'ai fait douze fois le tour de la halle au blé et je me retrouvais toujours à la même place; pour lors, je m'ai mis à courir, mais à courir!... si ben qu'à ce matin, je me suis retrouvé sous l'*arche* de triomphe. (*Baptistine rentre*.*)

BOUVREUIL.

C'est donc ça que tu t'es fait attendre?... Eh ben, Baptistine, on ne dit pas bonjour à son neveu?

OVIDE.

C'est ma tante, ça? Bonjour ma tante... bonjour ma tante...

BAPTISTINE.

Bonjour, mon garçon.

OVIDE, *à Bouvreuil.*

Dites donc, venez donc ici que je vous dégoise quelque chose... (*Bas.*) Vous avez là une jolie femme, une superbe femme.

BOUVREUIL.

Comment c'est pour me dire ça que tu me tires dans un coin, drôle de garçon!

OVIDE.

Croyez-moi, c'est une belle femme.

BOUVREUIL.

Comme il ressemble à son père!

OVIDE.

Vrai!... on me l'a toujours dit.

BAPTISTINE, *à part*.

Il n'était pas beau, son père!

* Baptistine, Ovide, Bouvreuil.

BOUVREUIL.

Comment què tu t'appelles?

OVIDE.

Comment que je m'appelle? (*A part.*) J'ai oublié de lui demander mon nom, au Picard!

BOUVREUIL.

Est-ce que tu l'as oublié en route?

OVIDE.

C'te farce!... je m'appelle Adonis.

BOUVREUIL ET BAPTISTINE.

Adonis!

OVIDE.

Les filles de cheux nous m'ont sobriqué du nom d'Adonis, à cause de mes blonds cheveux. (*A Baptistine.*) A propos de ça, ma tante, je ne vous ai pas encore offert à vous embrasser.

BAPTISTINE.

Quand tu voudras, mon garçon.

OVIDE, *l'embrassant.*

De ce côté-ci, d'abord; et puis de ce côté-là. (*Il l'embrasse sur les joues.*) Voilà ce que c'est. (*A Bouvreuil.*) Dites donc, mon uncle, vous avez là une belle femme!

BOUVREUIL.

Et ta mère, ma pauvre Claudine, est-elle bien portante?

OVIDE.

Oh! oui, qu'elle se porte bien... elle est toute la journée dans les champs à travailler; aussi elle a le dos ben voûté; elle marche comme ça, la pauvre femme. (*Il se baisse.*)

BOUVREUIL.

Et tes sœurs, qu'est-ce qu'elles font?

OVIDE.

Ah! mon départ leur a fait ben du chagrin... et les filles donc! et les femmes de not' village, elles étaient sur leurs portes, avec la larme à l'œil: elles pleuraient, elles criaient, elles beuglaient...

AIR : *du Mouton perdu* (Bérat.)

C'pauv' garçon! il s'en va!
Qu'est-c' qui sait quand il reviendra?
Je puis dir', sans m'flatter,
Qu' j'en voyais sangloter!
Eh! eh! qu'ell's faisaient,
Eh! eh! qu'ell's disaient,
Eh! eh! eh! eh!
C't' attendrissement a ben des charmes,
Quand c'est pour un joli garçon;
Les fill's, les femm's, versaient des larmes,
Comm' si qu'ell's épluchaient d'l'oignon,
L' gard' champêtre en a pris les armes;
C'était comme un' révolution!
C'pauvr' garçon, etc.

BAPTISTINE.

Elles se consoleront, va, mon garçon!

BOUVREUIL.

Voyons, qu'est-ce que tu sais faire?

OVIDE.

Moi, m'n'onque, je sais tuer les canards, faire les cotrets, descendre le vin à la cave, remonter les coucous et manger le fromage mou.

BAPTISTINE, *riant.*

Ah! ah! ah! tu sais tout ça?

OVIDE.

Il y a aussi la soupe aux choux...

BAPTISTINE.

Ah! tu sais faire la soupe aux choux?

OVIDE.

Je sais la manger!... je n' l'hais point.

BAPTISTINE.

T'aimes la soupe aux choux; eh ben, il y en a une justement sur le feu... tu dois avoir faim, je vas t'en faire donner.

OVIDE.

Merci, ma tante... Ah! quelle belle femme!

BOUVREUIL, *à sa femme.*

Oui, c'est ça, va lui faire préparer sa nourriture. (*A part.*) Et puis, je ne suis pas fâché de rester un moment seul avec lui.

OVIDE.

Sans adieu, ma tante... Voulez-vous me permettre?

BAPTISTINE, *l'arrêtant.*

Tu m'as déjà embrassée deux fois..

OVIDE.

Oh! ça n'me dégoûte pas!

BAPTISTINE.

Ça sera pour une autre jour. (*Elle sort à gauche.*)

SCÈNE IX.

OVIDE, BOUVREUIL.

OVIDE.

Oh! vous avez là une belle femme!... Elle est belle femme, et elle est bonne femme! En v'là de la chance! quel amour de tante que ça va me faire!... Comment que vous avez pris une eune femme comme ça, m'n'onque?

BOUVREUIL.

Eh ben! où est le mal?... je n'ai que vingt ans de plus qu'elle.

OVIDE.

C'est ça, vous étiez de la conscription quand elle est venue au monde.

BOUVREUIL.

Parlons d'autre chose*... (*A lui même.*) Je ne sais pas si j'ai la berlue, mais tout à l'heure, à travers la claire-voie du grand clos, il m'a semblé voir notre malade courir comme un daim... Faut prendre mes précautions.

OVIDE, *lui frappant sur le bras.*

Acoutez donc, m'n'onque, acoutez donc... Vous me dites comme ça, parlons d'autre chose, et vous parlez à vous tout seul.

BOUVREUIL.

Fais-moi le plaisir d'ouvrir tes deux oreilles, et retiens tout ce que je vas te dire.

OVIDE.

J'perds pas un mot, m'n'onque.

BOUVREUIL.

Tous les jours, tu te lèveras à six heures du matin.

OVIDE.

Ça y est.

BOUVREUIL.

Tu seras chargé particulièrement de surveiller mes ânesses.

OVIDE.

Ça y est encore.

BOUVREUIL.

Et puis, je te le dis entre nous, tu auras l'œil sur ma femme..

OVIDE.

Oh! ça, ça me va.

BOUVREUIL.

Je n'ai pas à me plaindre d'elle, Dieu merci! j'ai confiance; mais, je serai bien aise, quand je ne suis pas là, que tu lui tiennes compagnie.

OVIDE.

Ça me va.

BOUVREUIL.

La nuit, tu coucheras dans l'étable... mais, le matin, comme en me levant, je laisse Baptistine toute seule, tu garderas la porte de notre chambre.

OVIDE.

Ça me va, ça me va, ça me va!

BOUVREUIL.

Et si je suis content de toi...

OVIDE.

Vous le serez, m'n'onque, je ne vous dis que ça, vous le serez.

BOUVREUIL.

Il faut que je te dise aussi que nous avons un pensionnaire.

OVIDE.

Qu'est-ce que c'est que ça, un pensionnaire?

BOUVREUIL.

Un jeune homme qui est malade et qui demeure chez nous, pour boire de notre lait, et pour guérir...

OVIDE.

Ah! oui, je saisis, c'est un jeune homme qui est en sevrage.

BOUVREUIL.

AIR : *Romance de Guido et Ginevra.*

C'lui-là, partout il faudra l'suivre.

OVIDE.

C'est dit, mon oncle; il n'boug'ra pas,
Que de mon côté je n'fasse un pas.

BOUVREUIL.

Et près de ta tant', s'il se livre
A quelqu' propos d'amant transi...

OVIDE.

C'qu'il dira, je l'saurai comm' lui!
Je connaîtrai juste le nombre
Des gros soupirs qu'il poussera;
Et sur la brun', par un temps sombre,
Près d'la maison, quand il flân'ra,
Si vous apercevez son ombre,
Vous pourrez dir' que je suis là! (*bis*)
Je n'le quitt'rai pas plus que son ombre,
Je s'rai son corps, je s'rai son ombre, (*bis*)
Et j'espèr' que ça marchera!

SCÈNE X.

BOUVREUIL, CAMION, OVIDE.

CAMION, *entrant par le fond, un manteau de voyage sur le bras, qu'il dépose sur un banc.*

Me voilà sur mon départ, mon cher voisin.

OVIDE, *à part.*

Le docteur, pourvu qu'il ne me reconnaisse pas, il est un peu moins bête que mon oncle...

BOUVREUIL, *à Camion.*

Où donc que vous allez comme ça ?

CAMION.

Je me rends à Meudon pour un cas grave : monsieur l'adjoint qui est malade pour ne s'être pas assez méfié des pommes de terre. (*Apercevant Ovide.*) Ah ! ah ! c'est sans doute là votre neveu !

OVIDE, *avec un gros rire.*

Eh ! oui, que c'est moué.

CAMION.

Quel gaillard ! En voilà une santé ! il n'a pas besoin de lait d'ânesse celui-là !

OVIDE.

Sans façon, j'aimons mieux un pichet de cidre ou un coup de piqueton, comme de l'autre. (*A part.*) Il ne me reconnaît pas... il est aussi serin que Bouvreuil.

CAMION, *regardant autour de lui.*

Notre malade n'est pas là ?

OVIDE.

Non, il n'y a que moué.

CAMION.

Tant mieux ! mon absence peut durer un ou deux jours, et j'ai une recommandation à vous faire, une recommandation essentielle, pour ne pas interrompre le traitement auquel j'ai soumis votre pensionnaire, sans qu'il s'en doute.

OVIDE, *à part.*

Il m'a soumis à un traitement !...

BOUVREUIL.

Je ne vous comprends pas, docteur.

CAMION.

Vous savez que notre jeune homme a horreur de pharmacien, et s'insurge contre ses produits...

BOUVREUIL.

Eh ! ben !

OVIDE.

Eh ! ben ?

CAMION.

Eh bien ! je crois avoir trouvé une petite ruse innocente, au moyen de laquelle...

BOUVREUIL.

Contez-moi donc ça ?

OVIDE.

Ah ! oui ! contez-nous ça ! (*A part.*) Je danse sur un quarteron d'épingles !

CAMION.

Hier, écoutez-moi bien, j'ai assisté au repas de la nourrice aux longues oreilles qui prodigue son lait au jeune homme...

BOUVREUIL.

Oui, Jeannette, ma plus belle ânesse.

CAMION.

J'ai saupoudré ses aliments d'une légère dose de magnésie...

BOUVREUIL.

Comment ! vous avez purgé mon ânesse ?

OVIDE.

Pauvre bête !

CAMION.

Et le lait de la bienfaisante quadrupède imprégné de substances rafraîchissantes, a déjà, j'en suis sûr, produit les effets les plus salutaires sur le malade récalcitrant.

OVIDE, *à part.*

Ah ! brigand !

BOUVREUIL.

En v'là de l'*amo*pathie !

OVIDE, *s'oubliant et se frottant le ventre.*

C'est donc ça que...

CAMION.

Hein ? quoi ?

OVIDE.

Je dis : C'est donc ça que... vous avez imaginé pour purgeoter le Parisien ?

CAMION.

C'est un traitement que je crois souverain, mais, il faut le continuer...

OVIDE, *à part.*

Quel monstre ! quel filou !

CAMION, *à Bouvreuil.*

Et, à cet effet, pendant que je ne serai pas là, voilà quatre petits paquets pour Jeannette ; deux par jour ; il n'y a pas de mal d'augmenter la dose.... et notre entêté recevra, malgré lui, les bienfaits de la médecine. (*Bouvreuil et Camion remontent la scène*).

OVIDE, *à part.*

Oui, tâche que j'y goûte, à tes bienfaits, affreux vétérinaire. (*Avec un sentiment de joie et flairant*). Oh ! j'ai senti comme un fumet, on dirait des pastilles du sérail !

SCÈNE XI.

LES MÊMES, BAPTISTINE. *Elle apporte une marmite et une grande écuelle qu'elle dépose sur la table.*

BAPTISTINE, *qui dresse, avec une grosse cuillère à pot la soupe dans l'écuelle.*

Adonis, voilà la soupe aux choux.

OVIDE, *courant à la table à gauche, où il s'assied avec empressement.*

Oh ! merci ma tante ! merci, ma tante !

BAPTISTINE.

Elle est peut-être un peu épaisse.

OVIDE, *plantant sa cuillère qui se tient toute droite.*

Mais non... mais non ! (*Il mange avec avidité*).

BAPTISTINE, *riant.*

On dirait qu'il n'a pas mangé depuis huit jours !

CAMION, *qui a continué de parler à Bouvreuil.*

Vous m'avez bien compris, n'est-ce pas ?

BOUVREUIL.

N'ayez pas peur.

CAMION.

Surtout, la diète... la diète la plus absolue.

BOUVREUIL.

Tu entends, Baptistine, faudra y veiller, et toi aussi, Adonis.., (*Baptistine emporte la marmite dans la maison.*)

OVIDE.

Dormais tranquille, je connais ça !... pour ces maladies-là, faut pas qu'on mange. (*Il mange avidement.*)

CAMION.

Bien... Je ne veux pas partir sans le voir ; il faut que je m'assure de son état.

OVIDE, *à part.*

Le voir !... diable ! ça ne fait pas mon compte !

CAMION.

Bouvreuil, demandez-lui donc s'il peut me recevoir ?

BOUVREUIL.

J'y vas... je grimpe à son pavillon, au fond du clos.

OVIDE, *se levant vivement.*

Que'qu' vous faites donc, m'n'oncque !... vous vous dérangeais quand je suis là... faut-il pas que je m'accoutume à lui... vous dites dans le pavillon, au fond du clos ?... bougeais pas... je vas le queri, j'vas le queri, et je l'ramène avec moi, dà. (*Il sort par la porte de la grille de droite en emportant son écuelle et en mangeant.*)

BOUVREUIL.

Moi, docteur, je m'en vas donner à Jeannette ses petits paquets. (*Il sort à gauche, au fond.*)

SCÈNE XII.

BAPTISTINE, CAMION.

BAPTISTINE, *étonnée.*

Qu'est-ce qu'il veut dire avec ses petits paquets ?

CAMION.

Oh ! rien, rien ; — c'est une petite chose entre nous, dans l'intérêt du malade. (*A part.*) Profitons du tête-à-tête.

BAPTISTINE.

Croyez-vous qu'il guérira, monsieur le docteur ?

CAMION.

C'est possible.

BAPTISTINE.

Comme ce serait heureux... pour notre maison ; ah ! si vous faisiez ce miracle-là, je vous aimerais de tout mon cœur.

CAMION.

Voilà un mot qui ne m'est pas désagréable... (*D'un ton sentimental.*) Que ne puis-je guérir aussi de l'inflammation chronique que deux beaux yeux ont dardée sur mon cœur !

BAPTISTINE.

Ah ! oui, je comprends, les beaux yeux de madame Belami.

CAMION.

Vous n'y êtes pas, ô Baptistine !... certainement, quand ma-

dame Belami cassait des morceaux de sucre et qu'elle vendait de l'eau chaude, place du Panthéon, j'ai flâné autour de son comptoir, c'est vrai... ses trois mille livres de rents, cinq pour cent, méritent des égards... je le proclame... mais, il y a ici une autre femme... une autre femme, son amie intime...

BAPTISTINE.

Comment! moi? — Ah! par exemple!... puisque je suis mariée, et que vous allez vous marier aussi... c'te bêtise!

CAMION, *à part.*

Elle a parlé! bécasse, va! (*Haut.*) Eh bien! oui, puisque vous le savez, je l'avoue... j'ai juré, je me suis engagé sur l'honneur; mais, dites un mot, ô Baptistine! dites un seul mot, et je me fais un devoir de manquer à tous mes serments.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, OVIDE, *il a repris ses habits de malade**.

OVIDE, *qui a entendu les derniers mots, à part.*

Ah!...

BAPTISTINE.

Y pensez-vous?

CAMION.

Je ne vous demande qu'un mot, un mot ou deux...

BAPTISTINE.

Oh! ce n'est pas assez.

OVIDE, *à part.*

Hein!

BAPTISTINE.

Je vous en dois au moins quatre ou cinq.

CAMION.

Je vous écoute, ma reine.

BAPTISTINE.

Les voici : Faites publier le second ban.

OVIDE, *à part.*

Distancé, l'Esculape! (*Il tousse*).

CAMION, *à part.*

Mon malade! que le diable l'emporte! (*Haut.*) Comment! vous vous êtes donné la peine de descendre : j'allais monter chez vous, mon cher ami **.

OVIDE, *à part.*

Mon cher ami!... je l'ai en horreur!... (*Haut.*) Mon cher ami... vous m'avez envoyé une espèce de brute qui m'a parlé charabia.

BAPTISTINE.

C'est mon neveu.

CAMION.

Voyons, voyons, puisque vous voilà, une petite consultation... montrez la langue...

OVIDE.

Devant madame?

CAMION.

Eh! oui, qu'importe? (*Ovide met sa main devant sa joue pour se cacher à Baptistine.*)

CAMION.

Pas mal!... pas mal!... (*Il lui prend le bras pour lui tâter le pouls; pendant ce mouvement, Ovide lui tire la langue en lui faisant une affreuse grimace.*) Eh! mais, c'est singulier!... Il y a du mieux, beaucoup de mieux... je n'y conçois rien!

BAPTISTINE, *à part.*

Quel bonheur!

CAMION.

Les pulsations sont vives, régulières... on dirait que vous avez repris un peu de forces.

OVIDE, *à part.*

Je crois bien! la soupe aux choux!

CAMION, *à part.*

C'est qu'il va très-bien, le malheureux!... (*Changeant de ton.*) S'il n'était pas malade!... Si, de son côté, le drôle avait des idées!... (*Il regarde Baptistine.*) Ça me contrarie de les laisser ensemble.

OVIDE.

Ah! j'oubliais, mon cher docteur... votre domestique vous attend à la porte, avec votre cheval tout sellé, tout bridé, il dit que si vous voulez être à Meudon avant la nuit, vous n'avez pas un moment à perdre.

CAMION.

J'y vais, j'y vais : donnez-moi le bras; je vous reconduirai en même temps à votre pavillon, mon cher malade.

OVIDE.

Non, j'aime mieux rester ici, mon cher docteur. (*Il va s'asseoir à gauche.*)*.

CAMION, *à part.*

Comme il la regarde!... je suis compromis!... horriblement compromis!... Allons, je n'irai pas à Meudon... et quand elle sera seule, à la nuit tombante... je tombe ici!

BAPTISTINE, *qui a été prendre au fond le manteau de Camion.*

Voilà votre manteau.

CAMION.

Bien obligé.

ENSEMBLE.

AIR : *Valse de Strauss.*

(*A part.*)
Amoureux et docteur,
Quel tourment pour mon cœur!
Qu'ils s'arrangent là-bas,
Ma foi! je n'irai pas!
On m'attend à Meudon,
Mais je risque un affront;
On peut bien, c'est certain,
Guérir sans médecin.

OVIDE ET BAPTISTINE.

Bon voyage, docteur,
{ Cher ami de mon cœur!
{ Soulagez la douleur;
Vite, partez là-bas.
Surtout ne { flânez / tardez } pas;
Le malade, à Meudon
Vous attend... Quel affront!
S'il allait, le matin,
Mourir / Guérir } sans médecin!

(*Camion sort par le fond.*)

SCÈNE XIV.

OVIDE, BAPTISTINE.

OVIDE, *se levant, à part.*

Ce vilain homme lui conte fleurette; il pourrait devenir à craindre... Allons, hardi, Ovide mon ami, en avant la déclaration; chauffons ferme, grande vitesse, convoi direct.

BAPTISTINE, *qui a accompagné Camion, redescendant.*

Je vais vous sembler bien hardie, bien indiscrète, monsieur Ovide : mais... (*Hésitant.*) je ne sais comment vous dire ça... enfin, j'ai une confidence à vous faire.

OVIDE, *à part.*

Une confidence! Elle va peut-être me dire qu'elle m'adore... c'est ça qui serait commode!

BAPTISTINE.

Je suis sur le point de commettre une grande!...

OVIDE.

Une faute! (*A part.*) Est-ce que le docteur aurait des chances!... (*Haut.*) Je ne sais pas trop si ma moralité me permet...

BAPTISTINE.

Écoutez-moi, je vous en prie!

OVIDE, *à part.*

Je vais apprendre des choses affreuses!... Ouf!... je suis sous la machine pneumatique!

BAPTISTINE.

Depuis longtemps madame Belami ne fait que me parler de danse, de bals...

OVIDE, *à part.*

Il ne s'agit que de bals!... ah! j'ai la respiration moins gênée... Vive le bal! (*Il saute légèrement.*)

BAPTISTINE.

Qu'est-ce qu'il vous prend donc?

OVIDE.

Oh! rien, un petit picotement dans les jambes.

BAPTISTINE.

Elle me donne des leçons de danse; elle me dit des mots inconnus : la cachucha, la polka, la mazurka... Elle me parle de cent musiciens, de lustres plus brillants que le soleil; et puis un tas de choses...

OVIDE.

Compris... ça vous fait voir trente-six mille bougies diaphanes.

BAPTISTINE.

J'y pense toute la journée, j'en rêve la nuit... je danse en dormant, si bien qu'hier j'ai donné des grands coups de pied à mon mari!

OVIDE.

C'est bien fait!... (*Mouvement de Baptistine.*) Non, ce n'est pas ce que je voulais dire.

BAPTISTINE.

Enfin, j'en ai la tête perdue, surtout depuis qu'elle m'a proposé d'aller ce soir même avec elle au bal du Château-Rouge.

OVIDE.

Bah! elle vous a proposé ça?

BAPTISTINE.

Elle doit venir me prendre à neuf heures, quand mon mari sera endormi.

OVIDE, *à part.*

Bon! je tiens ma conquête!

BAPTISTINE.

C'est là-dessus que je voulais vous consulter.

OVIDE.

Vous n'avez donc pas accepté ?

BAPTISTINE.

Pas encore... deux femmes seules, vous concevez... Quelque chose me dit que ce n'est pas bien.

OVIDE.

Ah ! vous avez raison ! deux femmes seules, fi donc ! c'est très-mal porté !... ça serait affreux !

BAPTISTINE, *un peu triste.*

C'est ce que je me disais.

OVIDE.

Ça serait abominable... Mais avec un cavalier, par exemple, ça serait très-gentil.

BAPTISTINE.

Avec un cavalier, oui ; mais quel cavalier ?

OVIDE, *se développant.*

Présent, présent, présent !

BAPTISTINE, *surprise.*

Ah ! mon Dieu ! quel changement ! Vous, si faible ce matin !...

OVIDE.

Maintenant, je suis fort comme un Turc ! (*Prenant sur la table à gauche la cuillère à pot oubliée par Baptistine.*) Tenez, voyez plutôt, à bras tendus !

BAPTISTINE, *à part.*

C'est une crise, bien sûr !... (*Elle lui enlève la cuillère à pot des mains et la pose sur la table à droite.*)

OVIDE, *s'oubliant.*

Je ne me sens plus le même depuis cette délicieuse soupe aux choux !

BAPTISTINE, *effrayée.*

Comment ! vous avez mangé de la soupe aux choux, dans votre état ?

OVIDE.

Eh bien ! oui, là !... je l'avouerai, j'ai commis une déprédation au détriment du jeune Adonis ; je me suis précipité sur le reste de son potage printanier, et j'en ai mangé juste autant que lui !

BAPTISTINE.

Quelle imprudence !

OVIDE.

C'est très-prudent, au contraire ; l'Esculape de Montrouge veut me faire mourir de faim... je m'y oppose : je veux vivre !... vivre pour aimer !... (*Baptistine se recule un peu.*) pour danser... pour valser... pour valser à mort !... Je vous invite pour la première, et madame Belami pour la seconde !

BAPTISTINE.

Mais vous ne pourrez jamais... vos forces vous trahiront.

OVIDE.

Dame ! ça se pourrait bien... le désir de vous accompagner, de répondre à votre confiance, de vous être agréable..., mes jambes se flattent peut-être... Si vous voulez essayer un peu... (*Il se pose.*)

BAPTISTINE.

Et le docteur ?

OVIDE.

Puisqu'il m'a recommandé de prendre de l'exercice... (*Il fait des petits pas.*)

BAPTISTINE.

C'est que je sais bien peu de chose !

OVIDE.

J'espère vous apprendre le reste.

AIR : *Redowa de Burgmuller.*

Vive la redowa !

BAPTISTINE.

Qu'est-c' qu' c'est qu' ça ?

OVIDE.

Enfonçons la polka !

BAPTISTINE.

La polka ?...

OVIDE.

A bas la mazourka !
Nous avons mieux que cela !
Mettez votre main là !

BAPTISTINE.

La voilà !

OVIDE.

Votre pied comme ça !

BAPTISTINE.

Comme ça ?

OVIDE.

Oui, c'est fort bien déjà,
En avant, et partons d'là !

(*La musique continue ; ils dansent la redowa ; à la fin de la valse, Ovide tombe aux genoux de Baptistine et lui baise les mains. Bouvreuil paraît au fond, à gauche, avec un panier à bouteilles et une chandelle allumée à la main.*)

SCÈNE XV.

BAPTISTINE, BOUVREUIL, OVIDE.

BOUVREUIL, *stupéfait.*

Que vois-je !... ah ! c'est trop fort, par exemple !... (*Il pose brusquement son panier et sa chandelle et s'avance.*)

OVIDE, *à part.*

Le mari !... de l'aplomb !

BAPTISTINE, *à part.*

Quelle figure il fait !... est-ce qu'il prendrait ça au sérieux, ce gros bêta-là ?

BOUVREUIL, *avec un sourire forcé.*

Il paraît que ça va mieux, intéressant malade, puisque vous dansez ?

OVIDE.

Par ordonnance du médecin, mon cher Bouvreuil.

BOUVREUIL, *désignant Baptistine.*

Est-ce aussi par ordonnance du médecin que vous êtes tombé à ses genoux, et que vous venez de lui baiser la main ?

OVIDE.

Ça se fait toujours à la fin de la valse, mon cher, c'est le tableau final.

BOUVREUIL.

Et c't'animal d'Adonis qui n'est pas là !... (*Appelant.*) Adonis !

OVIDE, *à part.*

Oui, appelle, appelle !... (*En passant à gauche, pendant que Bouvreuil remonte la scène, il tire son foulard de sa poche pour s'essuyer le front, il en tombe une lettre que Baptistine aperçoit et ramasse vivement, pour la dérober aux yeux de son mari.*)

BAPTISTINE, *à part.*

Une lettre !... pour moi sans doute ! (*Bouvreuil, se retournant, aperçoit le papier que Baptistine serre dans la poche de son tablier.*)

BOUVREUIL, *à part.*

Mille tonnerres !... ils s'entendent ! (*Haut et continuant en colère.*) Monsieur mon pensionnaire, j'aurai deux mots à vous dire plus tard, mais pour le quart d'heure je voudrais parler un peu à madame mon épouse.

OVIDE, *assis à gauche.*

Parlez, ne vous gênez pas.

BOUVREUIL.

Je voudrais lui parler seul à seul.

BAPTISTINE.

Ah çà, qu'est-ce qui te prend ?... Est-ce que tu vas être longtemps bougon comme ça, toi ?

BOUVREUIL.

Silence, femme Bouvreuil !

BAPTISTINE, *à part.*

Je ne l'ai jamais vu comme ça !

OVIDE, *se levant.*

A votre aise, je vous laisse ! (*Il fait semblant de se diriger vers le fond et tourne vivement à gauche pour entrer dans la maison. — A part.*) Il faut que j'entende ce qu'il va lui dire.

BOUVREUIL, *qui a vu le mouvement.*

Je crois que vous vous trompez de chemin. (*Il lui saisit le bras et le dirige à droite.*)

OVIDE, *à part.*

Je suis pincé ! (*Il sort à droite.*)

SCÈNE XVI.

BOUVREUIL, BAPTISTINE.

BOUVREUIL, *croisant les bras.*

A nous deux, maintenant !... vous êtes gentille, madame Bouvreuil !

BAPTISTINE.

Je ne vous en dirai pas autant, monsieur Bouvreuil... Depuis un moment, vous avez une tête de chat en colère... Qu'est-ce qui te prend, à la fin ?

BOUVREUIL.

Elle me demande ce qui me prend ? J'aime beaucoup ça, par exemple ! c'est-à-dire, non, je ne l'aime pas du tout ! tu me demandes ce qui me prend, quand je viens de vous voir tourbillonner avec ce faux incurable que j'ai guéri... de mon lait !

BAPTISTINE.

Eh bien ! tant mieux ! ça achalandera la maison... on se dira : Tiens ! mais, ce petit établissement de M. Bouvreuil, il paraît que c'est bon... on y entre avec une béquille, et l'on en sort en dansant.

BOUVREUIL.

Je ne veux pas être... achalandé, madame Bouvreuil... je ne

veux plus de pensionnaires ; quant à celui-ci, dès aujourd'hui je vous defends de lui parler : c'est Adonis qui lui portera sa pitance... (*Appelant.*) Adonis !... où est-il donc ce gredin-là ?

BAPTISTINE.

Si M. Ovide vous effarouche, vous n'avez qu'à le renvoyer.

BOUVREUIL.

Non, je le garde... je le garde, parce que j'ai comme une idée vague de lui casser les reins !

BAPTISTINE.

Fi! que c'est vilain d'être méchant comme ça !... vous ne m'avez jamais dit des choses pareilles !

BOUVREUIL.

Il y a commencement à tout !

BAPTISTINE.

Prenez garde, monsieur Bouvreuil ; je vous ai épousé, parce que vous étiez bon avec moi, gentil... de caractère... mais, si vous me faites de chagrin, je vous le répète, prenez garde !

BOUVREUIL.

Une menace ! c'est la première !

BAPTISTINE.

Il y a commencement à tout.

BOUVREUIL.

Il vous a fait une déclaration, le lâche !

BAPTISTINE.

Ah ! pour ça, non, par exemple !

BOUVREUIL.

Et il ne vous a pas écrit non plus, pas vrai ?

BAPTISTINE, *à part.*

Oh !...

BOUVREUIL.

Oui, oui, mets ta main dans la poche de ton tablier, cherche à déchirer le billet de ce jeune monstre... je le veux, ce billet, je le veux à l'instant même !... entends-tu ?... je te dis que je le veux !

BAPTISTINE.

Oui ?

BOUVREUIL.

Oui !...

BAPTISTINE, *froidement.*

Eh bien ! moi, je ne le veux pas !

BOUVREUIL.

Ne me fais pas mettre en fureur !

BAPTISTINE.

Qu'est-ce que vous feriez ?

BOUVREUIL, *exaspéré.*

Je ne sais pas... je ne réponds pas de moi !

BAPTISTINE.

Vous me battriez peut-être ?

BOUVREUIL.

Ça se pourrait bien !

BAPTISTINE.

Je vous en défie !

BOUVREUIL.

Ah ! tu m'en défies ? (*Il lève la main.*)

BAPTISTINE, *s'armant de la cuillère à pot qu'elle trouve sur la table à droite.*

Eh bien ! ose un peu, gros butor ! (*Bouvreuil stupéfait, reste la main levée et immobile.*)

SCÈNE XVII.

BOUVREUIL, OVIDE, *en costume d'Adonis*, BAPTISTINE.

OVIDE, *entrant par la droite.*

Oh ! là ! ah ! oh !... pas de batailles ! (*Baptistine s'assied, met sa tête dans sa main et pleure.*)

BOUVREUIL, *à Ovide.*

Ah ! te voilà, enfin ! (*Il le prend par le bras et le fait pirouetter à gauche.*) *. Il y a une heure que je t'appelle, imbécile !

OVIDE.

Vous appelez : imbécile ?... c'était donc moi ?... savais point !... dites donc, il paraît qu'il y a de la brouille dans le ménage ?

BOUVREUIL.

Ça ne te regarde pas !... d'ailleurs, c'est ta faute ; si t'avais été là, quand cet affreux Parisien...

OVIDE.

Mais, j'y étions, m'n'oncque, j'y étions... tant seulement, j'étais caché.

BAPTISTINE, *à elle-même.*

Me menacer !... presque me frapper !... ah ! tu me le payeras !

OVIDE, *prenant Bouvreuil par le bras.*

Venez donc un brin par ici...

BOUVREUIL, *à lui-même.*

Il a la rage de me tirer dans les coins !

OVIDE.

J'ai découvert une fameuse chose, allez !

BOUVREUIL.

Bah !

OVIDE.

Une chose qui vous fera dresser tout ce qui vous reste de cheveux sur votre tête chauve, parole sacrée !

BOUVREUIL.

Voyons, parle !

OVIDE.

Je viens de voir, tout à l'heure, à l'endroit où nous sommes... comment l'appelez-vous celui qui tousse ?

BOUVREUIL.

M. Ovide.

OVIDE.

Je viens de voir M. Ovide qui valsait, en toussant, avec vot' femme, avec ma propre tante !

BOUVREUIL.

C'est ça que tu avais à m'apprendre ?... (*Regardant Baptistine.*) On dirait qu'elle pleure !

OVIDE, *le prenant de nouveau par le bras.*

Encore une autre chose !... celle-là, par exemple, ça va vous faire tomber tout ce qui vous reste de dents !... vous savez ben... comment qu'il s'appelle, celui qui tousse ?

BOUVREUIL, *impatienté.*

M. Ovide, je te l'ai déjà dit !

OVIDE, *de manière à être entendu de Baptistine.*

Eh ! ben !... M. Ovide... est parti !

BAPTISTINE, *se levant à part.*

Il est parti !

BOUVREUIL.

Comment ! il a quitté la maison ?

OVIDE.

Pas sans payer dà !... v'là une bourse où il dit qu'il y a son mois, et mon pourboire.

BOUVREUIL, *prenant la bourse.*

Je ne veux pas de son argent... je le mettrai à la caisse d'épargne.

OVIDE, *à Bouvreuil en passant.*

Il aura évu peur de moi * !

BAPTISTINE, *à elle-même.*

C'est peut-être un bonheur qu'il soit parti.

OVIDE, *s'approchant vivement de Baptistine, pendant que Bouvreuil compte l'argent qui est dans la bourse, bas avec sa voix naturelle.*

Il est toujours ici pour vous idolâtrer, pour vous conduire au bal !

BAPTISTINE, *jetant un petit cri d'étonnement.*

Ah ! (*Elle regarde Ovide avec surprise.*)

BOUVREUIL, *se retournant.*

Qu'est-ce que c'est ?

OVIDE.

Rien, rien, c'est moi qui ai marché sur un oignon à ma tante, avec mes escarpins... pardon, ma tante, pardon, ma tante. (*Il remonte.*)

BOUVREUIL.

Butor ! (*A part.*) Je suis fâché, maintenant, d'avoir été brutal avec Baptistine. (*Haut, s'approchant d'elle.*) Voyons, femme, ne pensons plus à tout ça !... (*A part.*) Puisqu'il est parti, c'est qu'il n'espérait rien !... (*Haut.*) J'ai eu tort, là, j'ai eu tort, essuie tes yeux, et faisons la paix.

BAPTISTINE.

Non ; vous avez voulu me battre ; je ne vous pardonnerai jamais !

OVIDE, *descendant.*

Et à moi, ma tante ?... j'sis si maladroit !

BOUVREUIL.

Tais-toi donc !... tu vois bien qu'elle est en colère !... Allons, suis-moi à la cave.

OVIDE.

Ça va, m'n'oncque ! (*Bouvreuil a repris son panier et son bougeoir, il sort avec Ovide.*)

SCÈNE XVIII.

BAPTISTINE, *seule.*

C'était lui ! je n'en reviens pas !... ainsi, il est venu ici pour moi : s'il a employé tant de ruses, s'il s'est condamné à tant de privations, s'il s'est exposé à la colère de mon mari, c'était pour moi, pour moi seule ; il faut donc qu'il m'aime bien ! (*D'un air pensif.*) Il ne me battra pas, lui ! (*Tirant la lettre de sa poche.*) Dans cette lettre, je gagerais qu'il m'écrit tout ce qu'il n'a pas osé me dire... Comme c'est délicat !... et quelle différence avec mon butor de mari !... et je refuserais d'accepter l'offre de madame Belami, le bras d'un jeune homme comme il faut !... je me

priverais d'un plaisir inconnu, et tout ça pour ne pas faire de peine à monsieur Bouvreuil... non, non ! j'ai dit qu'il me le payerait, et il me le payera !... Commençons par lire la lettre. (*Voyant madame Belami qui entre par le fond.*) Madame Belami !.., ah ! pas devant elle ! (*Elle remet vivement le billet dans la poche de son tablier.*)

SCÈNE XIX.

BAPTISTINE, MADAME BELAMI.

MADAME BELAMI.

C'est encore moi, ma chère, vous ne m'attendiez pas avant neuf heures, n'est-ce pas ?

BAPTISTINE.

Non, mais je suis enchantée de vous voir.

MADAME BELAMI.

J'ai à vous parler.

BAPTISTINE.

Moi aussi !

MADAME BELAMI.

Cette charmante partie de bal que je vous avais proposée...

BAPTISTINE, *vivement.*

J'accepte.

MADAME BELAMI.

J'en étais bien sûre !... désir de femme est un feu qui dévore !... mais il y a un accident, ma belle, il y a un accroc !

BAPTISTINE.

Un accident ! Est-ce que M. Camien serait tombé de cheval ?

MADAME BELAMI.

Si ce n'était que ça, vous ne me verriez pas si désolée.

BAPTISTINE.

Qu'est-ce donc qu'il vous est arrivé ?

MADAME BELAMI.

Voilà l'accroc.... Vous savez, chérie, que nous étions convenues que je mettrais, pour vous donner le bras, un costume d'homme, afin d'inspirer le respect et de pouvoir dire : A bas les mains !

BAPTISTINE.

Eh bien !

MADAME BELAMI.

Je donne l'ordre à Fifine, à ma bonne, de déballer l'habit et le pantalon d'il y a trois ans, pour voir s'il n'y manque rien... mon page obéit, et je me mets en devoir d'essayer la chose... mais, ô désespoir !

BAPTISTINE.

Il ne vous allait plus ?

MADAME BELAMI.

Juste ! c'est-à-dire trop juste ! tout a craqué ; les deux jambes me sont restées dans les mains.

BAPTISTINE, *riant.*

En v'là une histoire !

MADAME BELAMI.

Vous riez... Eh bien ! moi, j'en ai pleuré comme une biche ! un si joli costume !

BAPTISTINE.

C'est un petit malheur !

MADAME BELAMI.

Un petit malheur !... Mais vous voilà sans cavalier !

BAPTISTINE.

Si ce n'est que ça, rassurez-vous : j'en ai trouvé un

MADAME BELAMI.

Bah ! qui donc ?

BAPTISTINE.

M. Ovide.

MADAME BELAMI.

Eh bien ! et sa petite poitrine ?

BAPTISTINE.

Il se dévoue.

MADAME BELAMI.

Pauvre chéri ! (*A part.*) Decidément, c'est le beau de la Chaumière, mais il paraît que ce n'est pas pour moi... Je l'aurais cru... (*Haut.*) Votre mari est-il couché ?

BAPTISTINE.

Je me moque bien de mon mari !

MADAME BELAMI.

Bon ! autre changement à vue !... Touchez là pour le mot... (*Imitant Baptistine.*) Mais s'il allait se réveiller pendant notre absence ?

BAPTISTINE.

Il se rendormira !

MADAME BELAMI.

Il ne fera que son devoir... A neuf heures, j'arrive, et je vous enlève tous les deux dans la citadine qui attendra rue d'Ivry.

BAPTISTINE.

Je serai prête et tout à vous.

MADAME BELAMI.

Tout à vous !...

AIR : *Douce espérance.* (*Camargo.*)

Vive la danse !
Mon cœur, d'avance,
Bat et s'élance
Pour la polka !

(*Madame Belami sort, en sautillant par le fond.*)

SCÈNE XX.

BAPTISTINE, *seule.*

Me voilà seule, lisons sa lettre. (*Elle la tire de sa poche.*) Il y a une heure, je n'aurais pas osé seulement l'ouvrir ; je l'aurais rendue ou déchirée... et, maintenant, je brûle de savoir... les mains me démangent !... ah ! dame ! tu l'as voulu, mon homme, tu l'as voulu !... (*Regardant la lettre.*) Je suis sûre qu'il y a là dedans des mots d'amour, des mots qu'on ne m'a jamais dits, des choses comme j'en ai quelquefois rêvé !... (*Lisant la lettre qu'elle a ouverte.*) « Ce sera ma dernière conquête, avant mon mariage avec ma cousine... » (*Regardant l'adresse de la lettre et lisant*) : « A M. Dodore Galifet, étudiant de neuvième année... » (*Étonnée.*) Ah ! mon Dieu ! ce n'est pas pour moi, cette lettre !... (*Continuant à la parcourir.*) Et, pourtant, mon nom est écrit là !... Oui, je ne me trompe pas !... Il va se marier !... et il osait me parler de sa tendresse !... et moi, qui croyais... qui me figurais... qui, peut-être, l'aimais déjà un peu !.. Qu'est-ce qui serait arrivé, mon bon Dieu ! si je n'avais pas trouvé cette lettre !

AIR : *Ah ! si madame me voyait !*

Ah ! quel bonheur pour mon mari !
Déjà, dans le fond de mon âme,
Je regrettais d'être sa femme !
Mon cœur, dans un moment d'oubli,
Par un autre était ébloui ;
Je le chargeais du soin de ma vengeance,
Au bal, ce soir, je m'rendais avec lui,
Et Dieu sait où mène la danse !...
Ah ! quel bonheur pour mon mari !
Quel bonheur pour mon mari !

Il se moquait de moi, voilà... je suis d'une colère !... pas contre lui ! je le déteste à présent ! mais, contre moi !... Voyez-vous, madame la laitière, quand elle a un brave époux, qui la chérit, qui ne pense qu'à son bonheur, il lui faut un amant, comme aux grandes dames !... Je n'étais qu'une sotte, une vaniteuse ! et je veux m'en punir !... en adorant mon mari ! le v'là ! je regrette que l'autre ne soit pas avec lui !

SCÈNE XXI.

BAPTISTINE, BOUVREUIL.

BOUVREUIL, *entrant par la gauche, à lui-même.*

D'être brouillé avec Baptistine, ça me met tout à l'envers !... en les rinçant j'ai détruit plus de quinze bouteilles !

BAPTISTINE, *à elle-même.*

Pauvre cher homme !... s'il m'a un peu maltraitée, c'est qu'il m'aime, c'est qu'il tient à moi !... Il n'y a pas de danger qu'il se marie à sa cousine, lui !

BOUVREUIL.

Ma petite femme, ma petite chérie de femme, ne me fais plus la moue... c'est la première fois que cela m'arrive, depuis notre mariage... Pardonne-moi, je ne le ferai plus ! (*Il tombe à deux genoux.*)

BAPTISTINE.

Toi, à genoux !... c'est à moi, au contraire, à te demander pardon ! (*Elle tombe également à deux genoux devant lui.*)

BOUVREUIL, *lui prenant les mains et se relevant avec elle.*

Quel changement ! Qu'est-ce que ça veut dire ?

BAPTISTINE.

Ça veut dire que tu avais raison de vouloir me battre... bats-moi, ça me fera plaisir.

BOUVREUIL.

Je serais plutôt capable de me battre moi-même !

BAPTISTINE.

Je vas tout te conter, tout !

BOUVREUIL.

Je ne veux rien savoir, ou plutôt je ne veux savoir qu'une chose : m'aimes-tu encore un brin ?

BAPTISTINE.

Si je t'aime !... mais je n'aime que toi !... je n'ai jamais aimé que toi, mon pauvre bonhomme !

SCÈNE XXII.

OVIDE, BAPTISTINE, BOUVREUIL.

OVIDE, *entrant par la gauche un panier de bouteilles au bras, une chandelle à la main. A part.*

Comment! ils se raccommodent!

BOUVREUIL.

Vrai!... ah! tu me fais avaler des quarterons de miel!... (*Lui prenant les mains.*) Ma petite Baptistine!

BAPTISTINE, *lui tapant sur les joues.*

Mon gros François!

OVIDE, *posant son panier et sa chandelle sur la table à gauche. A part.*

J'ai envie de crier au feu!

BAPTISTINE, *apercevant Ovide.*

Le voilà! quel bonheur! (*Elle lui fait un signe d'intelligence.*)

OVIDE, *à part.*

Que je suis bête! c'est une ruse, une couleur, pour mieux l'entortiller.

BAPTISTINE.

Dis donc, mon petit homme... tu ne sais pas une chose : v'là Adonis qui vient de monter du vin de derrière les fagots... (*Nouveau signe à Ovide.*)

OVIDE.

Elle me fait signe, elle me fait signe.

BOUVREUIL.

Eh ben?

BAPTISTINE.

Eh bien, je t'invite à souper, ce soir, en tête-à-tête, dans ma chambre.

BOUVREUIL.

Tope là... accepté!

OVIDE, *à part.*

Je devine... elle veut le faire boire, pour l'endormir plus tôt... O femme, je te bénis!

BAPTISTINE, *prenant le bras de son mari.*

Adonis, éclaire-nous.

OVIDE, *prenant le bougeoir.*

Oui, ma tante. (*A part, les accompagnant.*) Et dire que j'éclaire cette scène légitime avec une chandelle des huit! (*Baptistine prend le bougeoir des mains d'Ovide et sort à gauche, précédée de Bouvreuil. La nuit vient peu à peu.*)

SCÈNE XXIII.

OVIDE, *revenant en scène.*

Je ne suis pas sans inquiétude, en y réfléchissant, elle s'est permis, avec son mari, des choses... très-franches... sans compter qu'en sortant, j'ai cru voir, dans sa prunelle, un je ne sais quoi qui avait l'air de dire ceci. (*Il pose son pouce sur le bout de son nez, en faisant un geste connu.*) Serais-je la victime déplorable d'un complot matrimonial ?... O honte!... j'aimerais mieux... (*S'arrêtant.*) Je ne sais pas trop ce que je n'aimerais pas mieux.

AIR : *Au temps heureux de la chevalerie.*

J'aimerais mieux, tant cela me poignarde;
D'un caporal être le substitut,
Dans ma légion monter dix fois la garde,
Ou concourir aux prix de l'Institut!
J'aimerais mieux ne plus boir' de champagne,
Être nommé sous-préfet à Picpus;
J'aimerais mieux grimper au mât d'cocagne,
Être obligé de d'viner un rébus,
Faire un voyag' d'agrément en Espagne,
Ou remplacer un cocher d'omnibus!

Mais non, ça ne se peut pas; mon amour-propre se refuse à le croire... Moi, le roi des flambarts, distancé par une laitière de Montrouge! Ah! que non, ah! que non !... ce n'est qu'un nuage devant mon ciel... (*Voyant entrer Baptistine.*) Quand je le disais, la voilà qui revient! Ciel, je te remercie! le nuage est dissipé.

SCÈNE XXIV.

BAPTISTINE, OVIDE.

OVIDE, *allant vivement à elle.*

Ange, je vous attendais!

BAPTISTINE, *mettant le doigt sur sa bouche.*

Chut! (*Elle pose sur la table un panier rempli de vaisselle, couteaux, fourchettes, cuillères, etc.*)

OVIDE.

Je saisis!... le cerbère n'est pas encore plongé dans le sommeil.

BAPTISTINE.

Mettez la table et deux couverts.

OVIDE.

Deux couverts! (*Il met la table.*) Vous voulez donc souper avec moi, en tête-à-tête?

BAPTISTINE.

Chut!

OVIDE.

Mais nous n'aurons peut-être pas le temps; madame Belami qui va venir... (*On frappe mystérieusement à la porte du fond.*)

BAPTISTINE.

La voilà!... trois couverts. (*Elle va ouvrir.*)

OVIDE.

Trois couverts !... (*Il en met un nouveau.*) Ah! j'y suis, j'y suis tout à fait... Elle veut que nous soupions ici pour m'éviter des dépenses; c'est très-délicat de sa part.

SCÈNE XXV.

OVIDE, BAPTISTINE, MADAME BELAMI.

MADAME BELAMI.

Voisine, la citadine attend au coin de la rue d'Ivry. M. Ovide est-il prêt?

OVIDE, *vivement et s'oubliant.*

Oui.

BAPTISTINE.

Qu'est-ce que tu dis donc, Adonis?... tu sais bien qu'il est parti.

MADAME BELAMI.

Parti!

BAPTISTINE.

Sans doute!... voilà sa bourse où il y a son mois... (*Tirant une pièce de la bourse.*) et ton pourboire. (*Elle lui donne la pièce.*)

OVIDE, *à part, avec une grimace.*

Avale ça!

MADAME BELAMI.

Comment! vrai?... c'est drôle!

BAPTISTINE.

Je peux même vous assurer qu'il doit renoncer à tout espoir, et que pour lui c'est fini!

OVIDE, *à part.*

Comment! elle me tue! (*Bas à Baptistine.*) Pourquoi? (*A part.*) Je suis très-inquiet!

MADAME BELAMI.

Pauvre garçon!

BAPTISTINE.

Ainsi donc, adieu le bal!

OVIDE, *bas à Baptistine.*

Nous n'irons pas au bal?

BAPTISTINE.

Mais si, pour vous consoler, ma chère voisine, vous vouliez accepter à souper...

MADAME BELAMI.

Allons, va pour le souper!

SCÈNE XXVI.

OVIDE, BAPTISTINE, CAMION, MADAME BELAMI, *puis* BOUVREUIL.

CAMION, *entrant par le fond. A lui-même.*

La bergère doit être seule : c'est l'heure du berger. (*Apercevant madame Belami.*) Madame Belami!

MADAME BELAMI.

Monsieur Camion!

CAMION, *à part.*

Que lui dire?

MADAME BELAMI, *à part.*

Que vient-il faire ici?

OVIDE, *à part.*

Ah çà, qu'est-ce qu'ils ont donc tous?... Je deviens idiot!

BOUVREUIL, *entrant avec de la lumière.*

Eh bien! ce souper, Poulette ? (*A l'entrée de Bouvreuil le théâtre s'éclaire.*)

BAPTISTINE.

Le souper est prêt... et les invités aussi.

TOUS.

Les invités!

BAPTISTINE, *à Camion et à madame Belami.*

Oui, mes amis, c'est une surprise que je vous ménageais à tous... sans le savoir, vous deviez souper ensemble... Adonis, quatre couverts. (*Camion pose son chapeau sur la chaise de droite.*)

OVIDE.

Quatre couverts!... Eh bien! et moi?

BOUVREUIL.

Toi, tu serviras à table. (*Il s'assied à la table.*)

OVIDE, *vexé.*

Oui, m'o'ooque.

MADAME BELAMI, *bas à Baptistine.*

Merci, jolie menteuse! (*Elle va s'asseoir.*)

CAMION, *bas à Baptistine.*

Elle m'aurait arraché les yeux... merci! vous m'avez sauvé la vue! (*Il va s'asseoir.*)

BAPTISTINE.

A table! à table... Mettez-vous là, à côté de mon mari, monsieur Camion. (*Elle s'assied* **.) Vous allez épouser madame Belami...

CAMION, *à part.*

Oh! la traitresse!

BAPTISTINE.

L'exemple d'uo ménage bien oni sera one bonne leçon pour vous.

CAMION.

Je comprends, je comprends.

BAPTISTINE.

Et paur toi aussi, Adonis, car, tu vas épouser ta cousine, je le sais.

OVIDE, *à part.*

Elle le sait!... Comment le sait-elle?

BOUVREUIL, *à Ovide.*

Ah! tu vas épouser ta cousine?

OVIDE.

Oui, m'o'ooque.

BOUVREUIL.

Mauvais sujet!

BAPTISTINE.

Et, demain, il retouroo au pays. (*Prenont la soupière, se levont et s'approchant d'Ovide.*) Allons, sers-oous. (*Elle lui donne la soupière.*)

OVIDE.

Oui, ma tante. (*Bas.*) Mais enfin, que signifie cette charade?

BAPTISTINE, *bas et lui donnant sa lettre.*

Cela signifie que lorsqu'on écrit de si jolies lettres, on ne doit pas les laisser trainer. (*Elle retourne s'asseoir.*)

OVIDE, *déposant la soupière sur la table à droite, et ouvrant le billet.*

(*A part.*) Ma lettre à Galifet! quel aplatissement! (*Il se laisse tomber sur la chaise où se trouve le chapeau de Camion.*)

BAPTISTINE.

Ah! mon Dieu! moo pauvre Adonis, qu'est-ce qu'il te prend? (*On se lève, on l'entoure.*) *.

OVIDE.

J'ai eus comme une faiblesse.

BOUVREUIL.

Vous verrez qu'en v'là encore un qu'il faudra mettre au lait d'ânesse.

CAMION.

Il a raison!

MADAME BELAMI.

Comment! c'est votre avis, docteur?

CAMION.

Et je l'ordonne!

BAPTISTINE, *indiquant la maison.*

Précisémeot, il y en a là one tasse qui était destinée à M. Ovide. (*Bouvreuil va chercher lo tasse, Camion et madame Belami le suivent.*)

OVIDE, *bas à Baptistine.*

Plus souveot que je boirai!

BAPTISTINE, *bas.*

Buvez, ou je dis tout à mon mari!

BOUVREUIL, *rapportant lo tasse et la donnant à Ovide.*

Tiens, bois, moo garçoo... c'est du nanan, ça!... (*Il passe à droite.**).

OVIDE, *à part.*

Allons! il faut encore avaler celle-là!... (*Il fait une horrible grimace et s'arrête.*) Et Jeannette qui a pris les petits paquets!... (*Il boit le reste pendant le chœur.*)

CHOEUR FINAL.

AIR :

Doux transport,
Doux accord!
Nous ne craignons plus d'orage...
Tout le dit à mon cœur,
En ménage
Est le bonheur!

OVIDE, *au public.*

AIR : *du Mouton perdu.* (F. Bérat.)

J'dois avoir un' figure bien bête
Depuis l'menton jusqu'aux sourcils;
Messieurs, vous voyez comme on m'traite,
Ah! ne m'causez pas d'autr's soucis!...
Ma joie ici serait complete,
Si je n'rencontrais qu'des amis...
Mais, vraiment, je n'sais pas
Encore si j'dois être, hélas!
Jean qui pleur' tout ému,
Ou qui rit comme un bossu!
Si j'vous déplaisais,
Pleurant.
Eh! eh! que j'dirais!
Si j'vous amusais,
Riant.
Eh! eh! que j'ferais!
Avec un sourire.
Eh! eh! eh! eh!

Doux transport, etc.

FIN.

Paris. — Typ. de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.